

## ***Voyage en Espagne* par Jean Giono**

Dominique Bonnet

Universidad de Huelva

[domi@uhu.es](mailto:domi@uhu.es)

### **Résumé**

En 1959 Jean Giono accepte la proposition d'adaptation cinématographique de *Platero et moi* de Juan Ramón Jiménez. Il ne connaissait pas l'œuvre du poète andalou mais dès sa première lecture il est enthousiasmé. Il décide de partir en Andalousie et de connaître Moguer afin de comprendre l'univers de *Platero et moi*. Ce voyage donnera lieu à un texte peu connu de Jean Giono, *Voyage en Espagne*, qui constituera la base de son adaptation mais encore un témoignage sur la communication de deux mondes dont la fusion serait un scénario fidèle à la sensibilité de Juan Ramón et pourtant gionisque dans sa conception.

### **Mots-clé**

*Voyage, imaginaire, solitude, Jean Giono, Juan Ramón Jiménez*

En 1958 Jean Giono est choisi par un producteur américain pour réaliser l'adaptation cinématographique de *Platero y yo* de Juan Ramón Jiménez. Les raisons qui motivent Edward Mann le producteur américain sont liées au style littéraire de Jean Giono mais aussi à ses origines géographiques qui, d'après lui, sont des éléments qui rapprochent les deux écrivains. Jean Giono ne connaît pas l'œuvre de Juan Ramón mais dès qu'il lit son livre il accepte avec enthousiasme la proposition d'Edward Mann, ce qui nous laisse supposer que Jean Giono ait pu trouver dans *Platero y yo* de nombreux points communs avec sa propre façon d'écrire et de penser qui constituèrent le lien pour l'écriture d'un scénario unissant deux mondes

*Platero y yo* peut paraître au premier abord un livre autobiographique, une sorte de journal sur une partie de la vie du poète à Moguer; cependant, selon Isabel Roman (1983 : 507), Juan Ramón n'a pas la prétention de raconter sa vie mais plutôt de créer un univers particulier élaboré à partir de souvenirs et de sensations, assez éloigné de la réalité concrète, individualisé et interprété. Cette utilisation de souvenirs et de sensations dans le but de construire un monde imaginaire en dehors de la réalité qui conserverait cependant ses racines dans le fond spirituel du poète n'est pas sans nous rappeler *l'imaginaire* gionisque dont les fondements sont similaires d'après Ibrahim Hamid : « C'est le produit de l'imagination créatrice (dynamique) et non reproductrice (formelle) d'images, ainsi que le domaine où elle s'exerce consciemment ou inconsciemment, en aspirant à la transformation de la réalité vue ou vécue » (Hamid Badr, 1983 : IX).

Par ailleurs connaissant l'amour de Jean Giono pour *Don Quichotte* il est très possible de penser qu'il ait reconnu dans le poème en prose de Juan Ramón des caractères similaires à l'œuvre de Cervantès. Sancho et Platero sont finalement tous deux de fidèles compagnons de leurs maîtres mais ils sont en outre beaucoup plus que cela. Ils ont le don d'écouter avec attention et de faire réfléchir leurs maîtres respectifs. Karen A.

Oram (1981 : 689) va même plus loin dans cette comparaison en affirmant que Platero est pour Juan Ramón ce que Sancho est pour Don Quichotte dans la fiction pastorale : le moi animal dans la forme de *l'autre* si nous considérons que l'autre « animal » de Don Quichotte est Sancho Panza.

Finalement la culture littéraire de Jean Giono lui inculqua sans doute ce que Camille Lignères (1971 : 145) appelle l'universalité de l'âne. En effet la figure de l'âne a toujours été très présente en littérature indépendamment de l'époque et du style littéraire. Dans les fables grecques ou latines mais aussi au Moyen Age les écrivains introduisirent l'âne comme un personnage de plus dans leurs histoires. De La Fontaine à Henri Bosco en passant par Victor Hugo et Henri Jammes l'âne a cessé d'être une bête de somme pour devenir peu à peu un compagnon magique.

L'enthousiasme qu'éveilla la lecture de *Platero et moi* chez Jean Giono ne semble donc pas fortuit pour y avoir trouvé l'écho d'une culture, d'un monde et d'une façon de penser qui était déjà en lui.

Au printemps 1959 il entreprend un voyage en Andalousie dans le but de connaître et ainsi de mieux comprendre l'œuvre, la vie et l'univers du poète de Moguer. Ce voyage en Espagne a par ailleurs un autre objectif : son désir et son besoin de se documenter sur la captivité de François Ier à Madrid pendant les guerres d'Italie pour l'écriture de son livre *Le Désastre de Pavie*. Il part le 4 avril en autobus pour Barcelone. Le choix de ce moyen de transport est voulu et lui est propre ; en effet, lorsque le producteur américain Edward Mann lui parle de la commodité de l'avion, Jean Giono lui répond : « Que voulez-vous que je fasse de votre avion ? ...Vous voulez que je connaisse l'Espagne et vous me la faites sauter » (Citron, 1990 : 518).

Les impressions gioniques de ce voyage sont en partie connues de par une brève correspondance que Giono échangea avec son ami Alain Allieux, avec qui il partagerait le travail d'adaptation. Les revues *Arts* et *Cahiers de l'Artisan* publièrent quelques unes de ces lettres. Par ailleurs, Jean Giono n'aurait pu réaliser ce voyage sans s'emparer d'un de ses fameux petits carnets dans lesquels il confinait ses impressions les plus intimes. Dans le carnet de son voyage en Espagne, il écrit : « J'emporte un petit carnet pour marquer, non pas de graves idées mais des faits... Je ne vais pas décrire l'Espagne, je vais me décrire en Espagne » (Mény, 1990 : 140).

Ces notes de voyages deviendraient en 1964 la base de la rédaction de l'introduction de *Platero et moi*, éditée dans la collection « Prix Nobel de littérature » aux Éditions Rombaldi. Pendant son voyage en autobus il s'indigne devant les horribles constructions de la côte méditerranéenne. Il en fait la description suivante :

On construit partout d'innombrables bâtiments d'une vulgarité sans exemple. Ils montrent un matériau maigre et ingrat, une absence d'imagination totale, un modernisme à tout prix qui frise l'imbécillité, un orgueil qui se satisfait de dimensions, que dis-je : qui se satisfait d'une seule dimension. On voit des quantités de maisons qui ont cent mètres de long et quatre mètres de large et cinq étages bêtes comme des cartes de visite.... C'est une lèpre. Chaque ville en meurt, les villages eux-mêmes sont atteints (Giono, 1995 : 856)

Plus tard les Pyrénées le laissent indifférent : « Les Pyrénées n'ont pas l'air d'être en pierre. Les Alpes oui », mais lui-même reconnaît : « Enfin il y a beaucoup de mauvaise foi dans mon sentiment » (Giono, 1995 : 856).

En arrivant à Montjuich, il se souvient d'un épisode que son père racontait avec émotion :

Vous êtes trop jeune pour vous souvenir de Francisco Ferrer. C'est dans les fossés de ce fort que ce professeur anarchiste a été fusillé. Mon père fut très touché par cette exécution, et moi très jeune, par contrecoup. On en parla passionnément autour de notre table pendant de nombreux repas. À cause de ces émotions de jeunesse, j'imaginai Montjuich comme une gravure des Jules Verne de la collection Hetzel (Giono, 1995 : 857)

Barcelone ne lui plaît pas : « Je n'ai pas aimé Barcelone. C'est une Marseille asthmatique : la ville respire mal » (Giono, 1995 : 858).

Le lendemain il part pour Madrid ; son désir de voyager le jour afin de s'imprégner du paysage le pousse à prendre un train en milieu de journée. Il met un dizaine d'heures pour atteindre la capitale espagnole : « C'est une simple micheline. Elle met dix heures pour aller à Madrid qui est à 682 kilomètres » (Giono, 1995 : 860).

Ce fut à partir de Tarragone que son opinion sur le paysage commença à changer :

Je vous ai dit qu'à Tarragone on changeait d'opinion, plus exactement on est prévenu qu'on va avoir à changer d'opinion. En tout cas, on ne pense plus à la médiocrité de Barcelone, on est dans une terre royale... On a le souffle coupé et il faut s'habituer à vivre avec ce souffle coupé car, pendant plusieurs heures, rien ne vous permettra de reprendre haleine... Le désert se présente à vous sous toutes ses faces et c'est toujours le désert. Non seulement on ne voit pas d'homme, mais on ne voit même plus la trace de l'homme. Ici Don Quichotte ne serait pas plus rigolo que Staline à Moscou (Giono, 1995 : 861-862).

Un paysage propice à l'imagination et qui met la machine de l'écrivain en route, laissant ainsi libre cours à ses impressions personnelles ainsi qu'à ses souvenirs historiques et littéraires.

À Madrid Edward Mann l'attend. Le lendemain, au cours d'une revue de presse au sujet du film Jean Giono justifie son voyage à Moguer de la façon suivante : « Quiero ver cómo acarician el lomo de los hermanos de Platero » (Nachón, 1959 : 2). Sur le livre de Juan Ramón l'écrivain français ajoute que Platero est un thème universel : « Platero, obra española, es un tema universal. Juan hace un canto en sus soliloquios alrededor del borriquillo, a la soledad. Una soledad que él sentía muy profundamente, muy a la española. Soledad que siento yo, no tan en serio y "a la italiana", divirtiéndome un poco con esa soledad, patrimonio de todos los pueblos y razas » (Nachón, 1959 : 2). La solitude ressentie par Jean Giono devenait le point commun entre son univers et celui de Juan Ramón, le lien entre deux mondes, entre deux races.

Dans ces déclarations, il nous semble clair que Jean Giono ait senti une analogie assez évidente entre le monde de Juan Ramón Jiménez et le sien; en lisant *Platero y yo* sa compénétration avec l'écriture de l'auteur fut telle qu'il ne douta pas un seul instant, comme nous l'avons souligné dans le début de cette étude à en réaliser l'adaptation cinématographique.

Lorsqu'il part en voiture pour Moguer avec Edward Mann, Giono pense avec illusion aux décors de *Don Quichotte* et c'est parce qu'il insiste pour s'arrêter dans la Manche qu'ils arriveront plus tard que prévu au village de Juan Ramón Jiménez. En arrivant à Moguer, sa première impression est décevante devant la vision de ce port abandonné

qu'il a du mal à imaginer prospère et plus encore qu'il ne peut concevoir comme étant le fameux point de départ des caravelles de Christophe Colomb, le Moguer « d'où partaient routiers et capitaines... », comme l'écrivit José María de Heredia. Les sentiments qu'il ressentit devant ce village décadent sont présents dans son introduction à l'édition française de *Platero et moi*.

Ce texte, écrit en 1964, nous révèle la vision que Giono eut du Moguer des années 60 et par ailleurs nous fait découvrir ses affinités avec Juan Ramón Jiménez. Nous ne pouvons oublier qu'il s'agit là d'une introduction biographique, mais, de même que pour des textes antérieurs, comme la préface de *Virgile* ou de *Le Déserteur*, Giono improvise à partir de la réalité, des faits réels de la vie de l'auteur pour en arriver à créer un univers propre, dont les protagonistes sont les sempiternels personnages gioniques, errants et solitaires, caractéristiques des contrées du sud, des mondes méridionaux.

Les principaux thèmes de cette introduction à l'édition de *Platero et moi* de 1964 sont un excellent guide au sein de l'univers de Juan Ramón recréé par Jean Giono. De ce texte nous tenons à souligner les mots qui nous semblent être la clef à l'interprétation que Jean Giono fit de la lecture de *Platero y yo*, revue et corrigée par les impressions de son voyage à Moguer, par sa connaissance du monde réel de Juan Ramón Jiménez : *le deuil, le malheur, la mort* s'opposent à *l'érotisme* et à *l'humour* pour finalement fermer le texte sur le *silence, l'abandon* et *l'enfer* le tout dans le cadre de la dualité réel / irréel reflet des mondes communs aux deux écrivains : réalité et imaginaire. Les couleurs, et plus particulièrement le bleu mêlent au sein d'une palette de peinture littéraire ces deux univers, celui de Jean Giono et celui de Juan Ramón, eux-mêmes amants de peinture, vocation première de Juan Ramón et passion intense de Jean Giono renforcée par son amitié avec plusieurs peintres.

Toutes ces idées sont celles que nous retrouvons dans l'introduction à l'édition française de *Platero y yo* de 1964 et qui peuvent servir de point de départ pour comprendre la décision de Jean Giono de porter à l'écran ce recueil de poèmes de Juan Ramón, de mêler son monde à celui du poète andalou, deux univers si lointains et pourtant si proches.

## Références bibliographiques

Citron, Pierre (1990) *Giono 1895-1970*, Paris : Seuil.

Giono, Jean (1995) *Voyage en Espagne*, Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

Hamid Badr, Ibrahim (1983), *La guerre dans l'oeuvre de Jean Giono, idéologie et imaginaire*, Thèse de 3ème cycle littérature et expression moderne et contemporaine option littérature, Aix-en-Provence 1.

Jiménez, Juan Ramón (1964), *Platero et moi* (avant propos de Jean Giono), Paris : Seghers.

Lignières, Camille (1971) « Le roman de l'âne : Platero et moi », in Camille Lignières, *Figures et thèmes hispaniques*, Uzès (Gard) : Éditions Henri Reladan, p. 145-176.

Mény, Jacques (1990), *Jean Giono et le cinéma*, Paris : Ramsay.

Nachón, María Luz (1959) « Jean Giono, autor del guión de *Platero y yo* », *Cine Mundo*, 372, 2.

Oram, Karen (1981) « *Platero y yo*, la doble misión de Juan Ramón Jiménez », *Cuadernos Hispanoamericanos*, 376-378, p. 686-703.

Roman, María Isabel (1983) « La Primera Persona Narrativa en *Platero y Yo*. Juan Ramón Jiménez », *Actas del Primer Congreso Internacional Juan Ramón Jiménez*, Huelva : Diputación de Huelva, p. 505-509